

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.920 - QUARANTIÈME ANNÉE - JEUDI 18 MARS 1915

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard et Basses-Alpes. 6 Mois 9 fr. 12 Mois 17 fr. 1 An 30 fr. Autres départements et l'Algérie. 6 Mois 11 fr. 12 Mois 20 fr. 1 An 35 fr. Étranger (Union postale). 6 Mois 13 fr. 12 Mois 25 fr. 1 An 45 fr. Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois. Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste.

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 4 fr. - Réclames : 2.75. - Faits divers : 3 fr. Après Clément Loret, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr. Les insertions sont exclusivement locales. A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux. A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale.

Ils offrent toujours !

Ils, ce sont les Allemands, comme vous l'avez deviné. Depuis les débuts de la guerre, mais plus encore depuis quelques semaines, ils offrent aux pays neutres tout ce qu'ils ont de bonnes raisons de craindre l'intervention hostile, toutes sortes de choses. Et naturellement, ces choses qu'ils offrent ne leur appartiennent pas.

La spécialité des Allemands est d'essayer de négocier avec les neutres en leur offrant ce qui appartient au voisin, ou même à l'ennemi. N'avaient-ils pas, il y a quelque temps, tenté de séduire l'Italie en disant aux Italiens : « Accordez-nous votre appui, ou tout au moins une neutralité bienveillante, et vous aurez Nice et la Savoie, vous aurez la Tunisie, vous aurez tout ce qu'il vous plaira de prendre à la France ! » La malice était un peu grosse. On en fait de meilleures au pays de Stenterello et de Pulcinella, mais on les fait pour en rire et personne n'aurait la sottise de consentir à en être dupe. C'est ce qu'en fin de compte on s'est décidé à comprendre à Berlin, et aussi à la Villa Malta à Rome. D'où les nouvelles propositions, les nouvelles offres récemment faites par le prince de Bulow, propositions et offres qui ont fait et qui continuent de faire couler tant d'encre dans tous les journaux d'Europe.

L'Allemagne prenait le parti d'offrir autre chose à l'Italie. Mais elle offrait toujours quelque chose qui ne lui appartenait pas. C'est aux dépens de l'Autriche, son alliée, que l'offre cette fois était faite. Il s'agissait, et il s'agit peut-être toujours, — car la traction est, paraît-il, toujours en suspens, — de donner à l'Italie, en échange de sa neutralité bienveillante, le Trentin et de l'internationalisation de Trieste et de son hinterland. A la rigueur, l'Allemagne, par l'organe de son ambassadeur extraordinaire, irait jusqu'à céder le Frioul oriental jusqu'à l'Isone. L'Allemagne se montre généreuse dans ses concessions, surtout lorsque ce sont les autres qui en font les frais.

Ce n'est d'ailleurs pas l'Italie seulement qui se trouve comblée de ces attentions germaniques d'un caractère si spécial. L'Allemagne n'a-t-elle pas offert déjà, également au dépend de l'Autriche, la Transylvanie et la Bukovine à la Roumanie ? N'a-t-elle pas offert d'autre part, aux dépens de la Turquie, Andriople aux Bulgares ? Elle aurait aussi, si nous en croyons ce que rapportent certains journaux grecs, fait offrir par cette même Turquie à la Grèce les îles de la mer Egée. Car, si le fallait, elle dépourrait son autre alliée la Turquie avec la même désinvolture qu'elle le fait vis-à-vis de cette Autriche qui fut son alliée de plus vieille date et dont elle a toujours joué le rôle de « brillant second ». Rien ne coûte à l'Allemagne lorsqu'il s'agit d'attirer les neutres à elle, ou tout au moins de les empêcher de se tourner contre elle.

Allons, messieurs les neutres, que désirez-vous ? Le marché aux engagements est ouvert. La grande foire aux promesses est ouverte. Il n'y a qu'à parler. Il n'y a qu'à demander pour obtenir. Italiens, Grecs, Roumains ou Bulgares, faites-vous servir, si le cœur vous en dit ! Il ne tient qu'à vous...

Il est peu probable, cependant, que les offres et les propositions de Berlin, si alléchantes soient-elles, et même si elles étaient ratifiées à Vienne ou à Constantinople, aient chance d'être accueillies.

Nous n'avons pas de conseils à donner aux neutres. Mais ce serait en vérité douter de leur bon sens que de les supposer capables de prendre un seul instant au sérieux cette diplomatie de banquistes. Toutes les pirateries de l'Allemagne et de ses agents n'aboutissent à rien qu'à révéler les graves iniquités dont les Boches commencent à être pénétrés.

Il n'échappera en effet à personne que, si les Allemands étaient aussi sûrs de vaincre que le proclament les mensonges quotidiens de l'Agence Wolff, ils ne s'abaisseraient pas à ce rôle pénible, à ce rôle humiliant. Quand ils sont les plus forts, ou seulement quand ils se croient tels, les Allemands n'ont pas coutume d'offrir : ils menacent. Leur humble attitude d'aujourd'hui prouve mieux que tous les raisonnements du monde qu'ils sentent le terrain céder sous leurs pas.

Les Allemands prétendaient naguère, avec le concours de l'Autriche-Hongrie et celui de la Turquie, devenir les maîtres de l'Europe, les maîtres de l'univers. Et malheur aux peuples qui refuseraient de se courber sous le joug ! Malheur même à ceux qui se montreraient hésitants, à ceux qui ne manifesteraient pas un enthousiasme suffisamment chaleureux en l'honneur du grand triomphe germanique ! L'Allemagne allait réaliser enfin son rêve de domination universelle. Elle serait non plus seulement dans la musique bryantée et boursouflée de ses hymnes, mais dans la pleine réalité, l'Allemagne au-dessus de tous, l'Allemagne au-dessus de tous les Empires, au-dessus de toutes les nations, au-dessus de tous les peuples.

Une guerre heureuse de quelques semaines, et tout au plus de quelques mois, devait suffire à réaliser les vastes ambitions germaniques dans toute leur ampleur. Or, nous voici au huitième mois de la guerre. Et que voyons-nous ?

Nous voyons l'Allemagne s'humilier de ridicules et lamentables marchandages pour éviter de voir intervenir contre elle et hâter l'heure de sa chute définitive toutes ces puissances neutres qu'elle avait l'audace de vouloir attacher à son char de victoire. Nous voyons l'Allemagne proposer elle-même le démembrement de l'Autriche-Hongrie et de la Turquie, c'est-à-dire de ses deux alliées, des deux Empires avec lesquels elle comptait partager — en se réservant, bien entendu, la part du lion — les profits de la conquête. Loïn de parler en maîtres, les Boches demandent à négocier, les Boches cèdent tout ce qu'on leur demande, et même ce qu'on ne leur demande pas, les Boches implorant humblement.

La constatation n'en dit-elle pas long sur la situation véritable de l'Allemagne ?

Les Boches offrent toutes sortes de choses à toutes sortes de peuples. Ils offrent sans se lasser des rebuffades dont ils sont parfois l'objet. Ils offrent toujours ! Mais leur offre aux neutres leur resteront pour compte comme leur leur restées pour compte leurs menaces à l'adresse des belligérants. Le Destin est en marche : ce ne sont pas toutes ces grotesques cabrioles de diplomates en mal d'intrigues et d'embûches qui l'arrêteront.

CAMILLE FERDY.

PROPOS DE GUERRE

Quel toupet !

Encore qu'ils ne cessent de le crier à tous les échos, les Allemands ne sont pas plus que cela convaincus de la légitimité de leur cause.

A voir l'hostilité qui se manifeste chez les neutres, dont les journaux ont conservé une liberté de langage que la censure de Berlin est impuissante à museler, le peuple allemand se demande à petit si les armées de l'Empire et leurs chefs se sont toujours conduits dans cette guerre aussi correctement qu'ils le disent.

Le peuple allemand doute de ce fameux « bon droit » dont Wilhelm atteste le ciel et son « vieux Dieu ».

Et c'est ainsi qu'un journal de Vienne, la Zeit, vient de poser à tous les neutres la question suivante : « Comment se fait-il que l'Allemagne ait dans le monde tant d'ennemis ? »

Admirons le toupet de ces gens — car il ne saurait être question ici de naïveté — qui en ont encore à se demander pourquoi on les déteste et se les envoie à la tête.

Quelques neutres ont envoyé leur réponse. « Du moment que le peuple allemand, dit un parlementaire socialiste suédois, peut tolérer, sans élever des protestations, que les cercles dirigeants laissent dans leur politique la première place à la brutalité, il n'est pas étonnant que cela ait fait naître une sorte d'opposition et tenu le peuple allemand hors de la manière de sentir des autres peuples ».

Puissent ces paroles très franches, très courageuses et d'autant plus graves qu'elles expriment l'opinion d'une nation non belligérante, ouvrir les yeux des quelque soixante millions d'Allemands qui ne portent pas les armes et se laissent bernier par la presse germanisée.

Attendant, les hommes d'Etat boches qui sentent bien, eux, que la cause impérialiste est irrémédiablement compromise, usent leur encre et leur salive pour prouver au monde que s'il est dans cette guerre une victime, c'est l'Allemagne.

L'un d'eux, le député Delbrück, à la Chambre Haute de Prusse, a prononcé ces paroles qui paraissent sorties de la bouche de quel cruel humoriste :

Après avoir vu briser plusieurs fois leurs aigles par nos troupes, nos adversaires essayent de nous affamer, de s'en prendre à nos femmes et à nos enfants, au lieu de s'attaquer à nos armées et à notre flotte.

Est-il possible de mentir avec plus d'impudence et de cynisme ! Alors que les alliés s'efforcent de respecter les lois de la guerre en ménageant la vie des non belligérants qu'ils se trouvent, les Boches se comportent sur terre et sur mer comme des apaches, et ils voudraient faire croire que c'est le lapin qui a commuté !

Et les vieillards brûlés, les enfants aux mains coupées, les femmes évanouies, les maisons incendiées par ordre, tout cela n'est donc rien. Et il suffirait de ces malheureux boches soient privées de leur routine et réduisant leur portion de choucroute pour que les rôles fussent intervertis et que le loup se transformât en agneau ? Il ne faudrait pourtant pas prendre les gens pour plus bêtes qu'ils ne sont.

Les Allemands ne sont pas seulement des sauvages, des brutes et tout ce que vous voudrez : ce sont aussi de malhonnêtes gens.

ANDRÉ NÉGIS.

Les Sports et la Guerre

Le général Lyauté écrit à un homme de sport :

« On peut affirmer que l'effort que vous et quelques-uns avez donné à cet égard n'est pas étranger à la résistance inattendue qu'offre notre race et à l'admirable tenue des nouvelles générations. Je regrette bien pour ma part d'être de la génération où l'on ne s'occupait pas encore des biceps ! »

Voilà des regrets qui sembleraient exagérés à ceux qui connaissent le rôle du général Lyauté au Maroc. Sa génération ne s'occupait pas de biceps, mais elle n'en a pas moins une poigne assez solide, au moment opportun. Les contemporains du général Lyauté, qui s'appellent Joffre, Foch, Castelnau, Maunoury, Pétain, d'Urbal, etc., opposent un beau démenti au commandant en chef des troupes du Maroc.

Certes, l'éducation physique est un collaborateur puissant. Mais il y a l'éducation et la valeur morale, sans lesquelles l'éducation physique seule n'est pas grand-chose.

Ce doit être parce qu'il est membre de l'Académie Française que le général Lyauté se plaint de n'avoir pas de biceps. L'Académie Française, qu'on accuse à tort, quelquefois, de retarder, avait voulu prendre les devants en s'ajoutant, au moment du Maroc, un militaire. Si elle avait un peu plus attendu, l'antur ! le choix eût été plus difficile à faire... Le soleil de Casablanca eût pâli devant ceux de la Marne !

Notre papier-monnaie

Petite contribution à l'histoire du papier-monnaie.

On a pu remarquer que les billets de 5 francs et 20 francs, émis au début de la guerre, appartenaient à deux types, dont l'un déjà ancien, nous l'avons à l'époque de la guerre de 1870. L'autre, fabrication récente, la Banque retire progressivement de la circulation les billets de l'ancien type qui sont moins résistants pour les remplacer par ceux du dernier type.

D'autre part, grâce aux nouveaux ateliers qu'elle a établis en province, elle a augmenté considérablement la fabrication de ses petites coupures et est en mesure de répondre à toutes les demandes du public. C'est ainsi que le total de la circulation en petites coupures de 5 et 20 francs atteint actuellement près de un milliard et demi.

Les instituteurs et le devoir militaire

On avait demandé aux pouvoirs publics que, dans l'intérêt du service scolaire, un certain nombre d'instituteurs appartenant à des classes mobilisables ou mobilisées de la territoriale et de sa réserve, soient maintenus ou renvoyés dans leurs écoles. La Fédération des Amicales des instituteurs de France répliqua aussitôt par ce fier et énergique ordre du jour :

« A différentes reprises, la Fédération a déjà protesté auprès des pouvoirs publics, déclarant ne point vouloir bénéficier de mesures qui ne s'étendraient qu'aux instituteurs et à quelques autres fonctionnaires. Elle répudie toute action qui laisserait supposer chez ses membres une attitude qui n'est point celle que les instituteurs ont toujours eue et qu'ils ont le droit et le devoir de maintenir à toutes les obligations de leurs classes respectives : que l'administration peut trouver des intermédiaires ; qu'une raison d'économie ne justifie pas le sacrifice de l'honneur d'une corporation ; que les instituteurs cherchent à se tenir loin du danger, et par suite loin de l'honneur, les instituteurs ne veulent pas bénéficier d'une mesure d'exception qui les amoindrirait. Ils auront la fierté, tous, d'avoir fait tout leur devoir. Saluons ces braves avec respect : ils font honneur à l'école ! »

On voit, des Français ! Pas de transaction avec le devoir militaire ; pas de faveur. Nos instituteurs comprennent et pratiquent l'égalité devant l'impôt du sang. Le pays s'en souviendra.

Le Volume, journal que dirige le recteur de l'Académie d'Aix, apprécie ainsi cet ordre du jour : « Cette attitude en face du Grand devoir n'est pas une attitude de pose. Si, comme on le prétend, quelques Français n'ont voulu que se tenir loin du danger, et par suite loin de l'honneur, les instituteurs ne veulent pas bénéficier d'une mesure d'exception qui les amoindrirait. Ils auront la fierté, tous, d'avoir fait tout leur devoir. Saluons ces braves avec respect : ils font honneur à l'école ! »

On voit, des Français ! Pas de transaction avec le devoir militaire ; pas de faveur. Nos instituteurs comprennent et pratiquent l'égalité devant l'impôt du sang. Le pays s'en souviendra.

Une offre de la Colombie britannique

100.000 maisons à deux pièces, en bois, pour les paysans ayant perdu leurs biens dans la guerre

Londres, 17 Mars.

La Colombie britannique a demandé aux sociétés mécaniques du pays de soumissionner pour un contrat de livraison de 500 millions de pieds de charpente devant servir à construire, en France, 100.000 petites maisons à deux pièces.

Le gouvernement se charge des dépenses de la construction de ces maisons, qui sont destinées aux paysans français ayant perdu leurs biens dans la guerre.

La Légion garibaldienne

Une interview de Peppino Garibaldi

Paris, 17 Mars.

Interrogé par un de nos confrères, le colonel Peppino Garibaldi confirme le licenciement temporaire de la légion garibaldienne. Il ajoute :

« Cette mesure a été prise pour permettre à ceux de mes hommes, appartenant aux classes actuellement mobilisées par l'Italie, de répondre à l'appel de notre gouvernement. La mitraille allemande a fait dans nos rangs de terribles vides. Sur trois bataillons que je commandais, 3.000 hommes environ, la moitié ont été mis hors de combat dans de très « en morts de maladies ou blessés grièvement ».



NOS SOLDATS EN CAMPAGNE. — Le maréchal-ferrant.

ment. L'effectif qui me restait va se trouver encore considérablement réduit par le départ de ceux de mes volontaires appartenant aux classes de l'armée italienne, successivement appelés.

« La légion, pourtant, ne disparaîtra pas. Nous partons ce soir pour Avignon, où je vais procéder aux opérations de triage et de rapatriement de ces hommes. Après quoi, je compléterai et réorganiserai mon corps franc avec les volontaires dont les demandes d'engagement me parviennent nombreuses. « Je suis et reste officier français, à la disposition de mon gouvernement. Je suis prêt à l'exécuter les ordres. Il ne m'appartient pas, dans ces conditions, de divulguer vers quelle destination on m'envoie. Tout ce que je puis affirmer, c'est que mes compatriotes et moi nous allons continuer à nous battre contre l'ennemi commun : l'Allemagne et l'Autriche ».

Le kaiser est encore malade

L'état de Guillaume II serait grave

Londres, 17 Mars.

Selon le correspondant du Daily Express à Amsterdam, le kaiser souffrirait de nouveau de la gorge et ce serait pour cette raison qu'il ne s'est pas rendu ces temps derniers sur le front et est resté à Berlin avec des spécialistes l'examinant quotidiennement.

Des divergences de vues très marquées existaient entre les médecins, les uns préconisant une opération immédiate, tandis que les autres s'y opposent.

Sauf en ce qui concerne la gravité du mal, la situation serait à peu près la même pour le kaiser que celle qui précéda la mort de son père.

Naturellement, dit le correspondant anglais, on ne tient pas le peuple au courant de ces circonstances, mais on interdit toute manifestation devant le palais impérial sous prétexte que l'empereur est accablé de travail et qu'il ne doit le déranger.

Dans les cercles bien informés, on pense que l'état de l'empereur est véritablement critique.

Le seul ministre que voit actuellement Guillaume II est le chancelier de l'Empire.

Le Drapeau sur l'Arbre

On a lu dans notre numéro de mardi un communiqué officiel relatif à l'exploit accompli par un maréchal des logis et un brigadier de chasseurs à cheval qui, avec un courage et un sang-froid admirables, ont fait disparaître, aux environs de Saint-Mihiel, un drapeau allemand que les Boches avaient placé au sommet d'un arbre.

L'auteur de cet acte de bravoure est un soldat de Serres (Hautes-Alpes), le jeune Bouchet. M. Bouchet, père, huissier à Serres, vient, en effet, de recevoir de M. le lieutenant Brasier la belle lettre suivante :

Le 10 Mars 1915.

Mon cher Monsieur, J'ai le bien sûr plaisir de vous faire connaître que votre fils s'est, cette nuit, couvert de gloire.

Dans le village en face de nous, les Boches depuis la fête de leur empereur avaient placé un immense drapeau au sommet d'un grand arbre. Ce drapeau se voyait de très loin et semblait naviguer nos poulx des tranchées de première ligne. Le général commandant le corps d'armée avait fait demander des volontaires pour essayer, par un coup de main hardi, d'enlever ce chiffon.

Un chasseur a demandé de tenter le coup : c'est votre fils.

Pendant plusieurs nuits, il a étudié l'affaire, puis, hier matin, il a dit au colonel :

« C'est pour ce soir, j'emmènerai avec moi le maréchal des logis Bonnemère, qui veut bien m'accompagner. »

Le colonel a consenti et a tenu à les suivre jusqu'aux avant-postes. De la Bouchet et Bonnemère ont pu, en rampant, arriver jusqu'à l'arbre qui, en pleine ligne ennemie, portait le drapeau. Ils l'ont entouré de pelotons de mitraille, ont mis le feu, se sont retirés à quatre mètres de là. Quelques secondes après, l'arbre tombait entraînant le drapeau toujours attaché. L'arracher et fuir c'est ce qui restait à faire.

Le coup préparé par votre fils avait pleinement réussi, le drapeau allemand était pris. Bien entendu, l'explosion de mitraille avait réveillé le poste allemand, mais Bouchet et son compagnon avaient disparu dans la nuit noire.

Votre fils est radeux de son exploit. J'ai beaucoup admiré sa réserve et sa modestie devant tous les compliments enthousiastes qu'il a reçus. Le colonel et tous les officiers sont fiers de votre fils et il aura la récompense qu'il mérite.

Lieutenant BRASIER, Du 1^{er} chasseurs à cheval.

Le jeune héros a été chaudement félicité par le colonel, par tous les officiers. Il est proposé pour le grade de maréchal des logis, pour la Médaille militaire et aura une citation à l'ordre du jour de l'armée.

Lire à la 4^e page Soldats de France

Le mouvement feuilleton de JULES MARY.

LA GUERRE

Le succès des alliés s'affirme sur tout le front

Les Allemands bombardent encore Reims et Soissons. Un de nos aviateurs bombarde les casernes de Colmar

Paris, 17 Mars.

L'Agence des prisonniers nous prie d'informer le public qu'il est inutile d'envoyer des vêtements civils aux prisonniers français, l'Allemagne ne permettant pas leur distribution dans les camps à cause des facilités d'évasion qui peuvent en résulter.

Il va de soi que cette interdiction ne s'applique pas aux sous-vêtements. Quant à l'envoi d'uniformes ou de pièces détachées d'uniformes, ils continuent d'être autorisés.

Communiqué officiel

Paris, 17 Mars.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

Sur l'Yser, l'armée belge a réalisé de nouveaux progrès et a repoussé une contre-attaque allemande.

Sur le front de l'armée britannique, canonnade assez violente au nord d'Arras. L'ennemi a tenté sans succès, à la fin de l'après-midi, une nouvelle contre-attaque sur les tranchées de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette.

Soissons et Reims ont été bombardés. Deux obus ont atteint la cathédrale de Reims.

En Champagne, au nord de Mesnil et à l'ouest de la croupe 196, nous sommes emparés, sur un front d'environ cinq cents mètres, d'une crête importante tenue par l'ennemi.

En Argonne, plusieurs contre-attaques allemandes entre Bolante et le Four-de-Paris ont été repoussées.

En Wœvre, duel d'artillerie. Un de nos aviateurs a bombardé les casernes de Colmar.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 17 Mars.

Tandis que les alliés consolidaient leurs gains des jours précédents et fortifiaient leurs positions nouvellement acquises, l'ennemi les a violemment contre-attaqués, mais tous leurs efforts ont été inutiles. Bien mieux, on doit remarquer qu'à chacun des assauts repoussés par nous a correspondu un progrès nouveau, ce qui indique nettement la supériorité de nos armes.

Du front oriental, nous parviendrons des dépêches plutôt assez contradictoires. Il semblerait cependant qu'après avoir marqué quelque hésitation à la suite de manœuvres isolées des Russes, Hindenburg se serait décidé à attaquer. Il est, en effet, probable qu'aux environs de Prasnysch, la bataille est engagée à fond.

On annonce, d'autre part, d'importants mouvements de l'armée allemande sur la Bzura. Tout ceci supposerait l'intention de l'ennemi d'attaquer Varsovie par le nord et l'ouest. Peut-être s'il eût employé cette tactique, dès le début, aurait-il pu réussir. A l'heure actuelle, il ne lui reste, à mon sens, aucune chance.

Dans les Karpathes, le mauvais temps paralyse les armées, mais il paraît que les Autrichiens souffrent indubitablement de l'extrême rigueur du froid et des privations. Celles-ci se feront sentir sur leurs complices dans moins de temps qu'on ne pense, maintenant que le blocus maritime de l'Allemagne est appliqué dans toute sa rigueur par la flotte anglo-française.

MARIUS RICHARD.

Les ennemis de l'Allemagne

L'opinion d'un neutre

Stockholm, 17 Mars.

On sait que le journal viennois La Zeit a adressé à tous les peuples, en sollicitant des réponses, la question suivante : « Comment se fait-il que l'Allemagne ait dans le monde tant d'ennemis ? »

M. Branting, député, chef du parti socialiste parlementaire suédois, fait à cette question, dans un journal, une réponse dont nous détachons le passage suivant :

« Le peuple allemand, proprement dit, n'a assurément pas d'ennemis parmi les peuples neutres, il en a même assez peu parmi les belligérants. Mais du moment que le peuple allemand peut tolérer sans élever de protestation, que les cercles dirigeants allemands laissent dans leur politique la première place à la brutalité, il n'est pas étonnant que cela ait fait naître une sorte d'isolement et cela

le peuple allemand hors de la manière de sentir des autres peuples. Mais les Allemands sont dans l'impossibilité de vaincre cet isolement.

Comment furent blessés les généraux Maunoury et de Villaret

Paris, 17 Mars.

Un témoin oculaire adresse à un de nos confrères, des détails complémentaires sur les blessures des généraux Maunoury et de Villaret.

Maunoury inspectait, en compagnie de de Villaret, une tranchée sur laquelle aucun coup de feu n'avait été tiré depuis plusieurs jours, et, alors que le calme le plus absolu régnait le long des deux lignes adverses, arrivés à une meurtrière, le général de Villaret s'arrêta, logna les tranchées ennemies, puis, se penchant vers le général Maunoury, lui dit :

« Regardez, mon général, comme c'est curieux... »

Le général Maunoury baisse son œil à hauteur de la meurtrière, et regarde à son tour.

A cet instant précis, une balle siffle, traque vers la meurtrière, et vient frapper Maunoury, lui enlevant un œil et brisant la mâchoire.

Le même projectile atteint le général de Villaret en plein front, mais, alors que Maunoury s'abat aussitôt dans le fond de la tranchée, le général de Villaret, qui ne croit avoir reçu que une simple éblouissement de terre, reste debout, s'empresse autour de son chef, et fait encore 1.500 mètres à pied, avant de tomber lui-même, étourdi par la douleur.

La guerre des blocus

LE BLOCUS DE L'ANGLETERRE

Le refus par l'Allemagne d'indemniser les neutres

Amsterdam, 17 Mars.

Le tribunal des prises de Hambourg, de la Gazette de Cologne, a rejeté les réclamations présentées par la Norvège pour les marchandises constituant la cargaison d'un navire britannique coulé par un sous-marin allemand.

Rien, dit-elle, n'oblige l'Allemagne à indemniser les neutres pour les pertes subies en pareille circonstance. Le commandant d'un sous-marin n'a pas le temps de s'enquérir de la valeur des marchandises neutres qui peuvent couler avec le navire torpillé. En outre, le temps, qu'il ne pourrait pas apprécier si les indemnités éventuelles accordées pour ces marchandises ne dépasseraient pas pour l'Allemagne l'avantage de détruire un vaisseau britannique.

La Gazette de Cologne et, avec elle, la Gazette de Voss, approuvent le jugement du tribunal qui, disent-elles, dissipe chez les commandants de sous-marins l'illusion qu'ils eussent pu avoir d'attaquer les navires.

Pour détruire les mines flottantes

Stockholm, 17 Mars.

On mande de Malmö le 9 mars au Svenska Dagbladet de Stockholm :

Le bateau à vapeur suédois A.-K. Fernström, qui est arrivé ici venant d'Angleterre, a été contrainct à environ 150 milles de la côte anglaise une mine flottante.

L'équipage a tiré sur cette mine avec un fusil Mauser. Après une certaine de coups, la mine est tombée au fond de l'eau et le navire a continué sa route.

Un peu plus tard, le vapeur a rencontré une autre mine flottante, mais l'état de la mer n'a pas permis de la détruire.

Le capitaine est d'avis que les navires de commerce devraient toujours avoir à bord un fusil Mauser pour détruire, en cas de besoin, les mines. Il suffit de tirer à distance de 100 à 150 mètres.

Un pilote du bateau à vapeur James-J. Dickson a annoncé que, du pont de ce navire, on a observé, le 8, à 9 heures du matin, dans la mer du Nord, une nouvelle espèce de mine flottante différente de toutes celles qu'on a vues précédemment. Cette mine flottait à une hauteur au-dessus de l'eau et ressemblait, de loin, à une torpille.

On a tiré dessus avec un fusil Mauser et, au bout de vingt minutes, la mine commença à s'enfoncer dans l'eau.

Le pilote pensa qu'il s'agissait d'une mine mise à flot par un sous-marin allemand.

Un nouveau danger existe désormais pour les navires de commerce dans la mer du Nord. Le bateau à vapeur James-J. Dickson a déjà détruit neuf mines en tirant dessus.

LE BLOCUS DE L'ALLEMAGNE

Les Etats-Unis et la note anglaise

Londres, 17 Mars.

On télégraphie de Washington au

sentations puissent avoir un effet pratique, car les Etats-Unis ne pourraient exercer une pression sur les alliés qu'en interdisant les exportations qui sont destinées à ces derniers, et ces exportations rapportent trop aux producteurs américains pour qu'on puisse les sacrifier.

Washington, 17 Mars.

Dans leur réunion d'hier les membres du Cabinet ont délibéré longuement sur la note anglaise. M. Wilson s'est refusé à exprimer une opinion destinée à être rendue publique. Les membres du Cabinet sont d'avis que le président s'occupera bientôt de préparer une note à la Grande-Bretagne.

Le ministre de Hollande a présenté de nouveau le département d'Etat relativement à l'action que pourraient entreprendre les Pays-Bas et les Etats-Unis pour assurer une atténuation des inconvénients que comportent les mesures prises par la Grande-Bretagne.

New-York, 17 Mars.

La plupart des journaux considèrent qu'il faudrait bien que les Etats-Unis protestent contre la dernière note britannique, car la Grande-Bretagne imposerait de ce fait une attitude appliquée aux navires de guerre stationnés sur la littorale belge.

La *New-York Times*, cependant, constate que cela n'aurait guère d'importance dans les biceps, et que cette particularité doit avoir une influence sur le ton des protestations qui pourront être faites.

Le *Sun* rappelle la décision de la Cour suprême des Etats-Unis, approuvant la saisie mise sur le vapeur anglais *Adula* par l'amiral Sampson en 1893, bien que le biceps n'eût pas été formellement notifié.

Les 8.000 camions automobiles

arrivent pas à Berlin

Paris, 17 Mars.

Un de nos confrères raconte qu'en prévision de l'expédition prévue, l'Allemagne avait commandé à une Compagnie américaine 8.000 camions automobiles militaires. Chacun de ces camions devait servir à transporter les troupes au front de combat. A un autre, c'est-à-dire 100.000 hommes environ, il y a quelques jours, les 8.000 camions sont partis à destination de l'Allemagne accompagnés par des milliers de soldats américains, mais ils ne sont jamais arrivés à destination, grâce aux navires des alliés, vigilants gardiens de la mer.

L'Angleterre surveille les départs de bateaux

Londres, 17 Mars.

Le *Morning Post* assure que ces jours derniers, en un redoublement de vigilance à Cardiff dans l'observation des formalités auxquelles sont soumis les navires à destination des pays neutres, et notamment des pays situés au sud de Gibraltar. On ne laisse partir de ces navires qu'après avoir reçu des assurances satisfaisantes sur la nature et la destination de leur cargaison.

Hier encore, on a retenu quatre navires italiens et deux espagnols pour leur faire subir un examen très rigoureux.

Dans les Flandres

Ypres est encore bombardée

Hazebrouck, 17 Mars.

Ypres a été bombardée hier encore. On déplore sept victimes.

Les crimes allemands

Paris, 17 Mars.

Des renseignements fournis par le révérend vicaire de Diamant au *Deutscher Standard*, il résulte que dans ce pays il n'y a plus une église intacte et que de Nieupoort à Ypres, plus de 40 églises sont détruites. Les curés de Saint-Georges, Manneken-Veer, Ypres, ont été tués.

L'abbé Dumann, vicaire d'Essen-le-Dixmude, a été fusillé par les Allemands, dans le cimetière de cette localité.

Un bombardement a été également effectué pour avoir voulu sauvegarder sa fille des entreprises toulonaises.

Amsterdam, 17 Mars.

Il y a quelques jours, un journal d'Anvers toléré par les Allemands, *Les Antwerpseche Tribune*, raconte qu'il avait été arrêté par la police d'Anvers, un soldat allemand, après avoir échangé dans une auberge quelques mots avec une fille de 14 ans, tira sans motif son revolver, fit feu et blessa mortellement la jeune enfant.

Le soldat aurait été arrêté et une enquête ouverte. A peine le journal avait paru, que deux jeunes, munies par des Allemands, partirent à la recherche des vendeurs. Ceux-ci furent saisis avec leurs feuilles et partirent à la commandant.

En Angleterre

La session au Parlement

Londres, 17 Mars.

Le Parlement britannique s'est réuni le 17 avril.

Concerts en faveur des blessés français

Londres, 17 Mars.

On annonce que la reine Alexandra a consenti à patronner un grand concert que Mme Bianche Moronesi donnera, le 17 avril, en faveur des blessés français et auquel le cardinal Bourne, prince évêque de Grande-Bretagne, a promis son appui.

Un second concert aurait lieu huit jours plus tard.

Si nous voulons vaincre

faisons des obus

Liverpool, 17 Mars.

Le député irlandais O'Connor, parlant au cours d'une réunion d'ouvriers appartenant à tous les partis, tenue à l'occasion de la fête nationale de Saint-Patrick, a dit : Lord Kitchener disait, hier, la grande nécessité du jour, en la langue populaire de ma guerre d'aujourd'hui n'est plus une question d'obus. Donnez des obus à Lord Kitchener, au général Joffre, au maréchal Foch et au grand-duc Nicolas, et l'Allemagne sera vaincue. Les Allemands fuir vers leurs frontières pour défendre leurs propres foyers. Que toutes nos usines travaillent donc à journées entières, que chaque nation encourage ses ouvriers à mettre dans leur travail toute leur énergie et tout leur vouloir, et la fosse participera à l'accroissement des bénéfices.

La plupart des travailleurs répondent déjà à l'appel de Lord Kitchener. Quelques-uns travaillent déjà 80 heures par semaine. Tous ont le devoir de travailler de toutes leurs forces. Quelle peut être la conscience d'un homme qui, par appât du gain, s'il est ouvrier, par mauvais caractère, s'il est patron, exposerait à la mort des milliers d'existences et ajouterait des millions sur des millions au fardeau financier qui pèse sur son pays.

Londres, 17 Mars.

Lord Kitchener annonce que depuis le début de la guerre, la Grande-Bretagne a intensifié jusqu'à 30 fois sa production de munitions, laquelle augmentera encore avec l'accroissement de la main-d'œuvre.

Londres, 17 Mars.

A la réunion annuelle de l'Association des Chambres de Commerce de Royaume-Uni, le président a fait la déclaration suivante : « Nous sommes debout, solides, derrière notre gouvernement, prêts pour tout effort et tout sacrifice pouvant être nécessaires pour assurer la victoire de notre empire. Nous sommes animés d'un patriotisme intense, et assurerons la production de toutes les choses nécessaires pour poursuivre la guerre et obtenir la victoire ».

Le service obligatoire

Londres, 17 Mars.

Le *Times* fait allusion, dans un article, aux parties importantes que la prochaine offensive de la France aura en vue. On y demande si le système des engagements volontaires suffira, dans l'avenir, pour combler les vides de l'armée anglaise.

Si jamais, en France, le gouvernement britannique demande au peuple anglais de consentir le sacrifice que sera le service obli-

gatoire, nous savons bien que le peuple l'acceptera de tout cœur. Le peuple est résolu à la victoire, car il sait que l'autre alternative est la ruine, et il ne reculer devant aucun des moyens que la victoire exige ».

L'Action russe

Les pertes d'un régiment autrichien

Ungvar, 17 Mars.

Le 85^e régiment de Kassa-Ungvar-Maramaroszig a perdu, au col de Dukla et, en partie, en Serbie, trente-huit officiers et trois sous-officiers, neuf cent quarante-quatre hommes, soixante chevaux, trois mitrailleuses, vingt fourgons de munitions et de vivres.

Le siège de Przemysl

Londres, 17 Mars.

Deux faits saillants ramènent l'attention sur Przemysl. Les Autrichiens ont fait un effort désespéré pour percer les lignes russes dans la direction de la forteresse, entre Przemysl et Radzywiec, tandis que les Russes ont capturé, sous les forts de Przemysl, la position de Malhotz faisant prisonnier tout un bataillon.

On comprend pas dans l'absence de détails, pour quelles raisons l'artillerie autrichienne a permis un pareil coup de main : Malhotz n'est qu'à 6 ou 7 kilomètres de la ville.

Les défenses extérieures de la forteresse doivent donc être sérieusement entamées. Les batteries, d'ailleurs vaines, déployées par les Autrichiens pour secourir Przemysl, confirment l'opinion que la forteresse doit être dans une situation critique.

Les Russes ont toutes les raisons d'être satisfaites de ces efforts infructueux de l'ennemi. Les Russes conduisant à Sarabar, Stary, Chakou pour les Russes y font de nombreux prisonniers, de jeudi à samedi, ils en captivent 5.000.

On comprend que rien dans une neige épaisse et tourment régulièrement à l'avantage des Russes.

Pétrograde, 17 Mars.

Dans leurs commentaires sur les derniers grands succès de Nicolas, les journaux sont unanimes à déclarer que toutes les circonstances permettent d'affirmer que les événements ultérieurs auront une issue favorable pour les Russes. Leur optimisme est contenu du fait des progrès du siège de Przemysl et du succès de la défense d'Ossowitz. Les Russes ont abattu deux avions ennemis, qui tentaient de pénétrer dans Przemysl.

Convocation de la Douma

Genève, 17 Mars.

Suivant une dépêche de Pétrograde à la *New-York Gazette* de Zurich, le gouvernement russe a convoqué à nouveau la Douma pour une session de quelques jours. Le récent voyage du président de la Douma, M. Rodzianko, au quartier général du grand-duc Nicolas, aurait été motivé par ce projet.

Interview de von Hindenburg

New-York, 17 Mars.

Le *New-York Times* a interviewé le maréchal Hindenburg qui se montra confiant dans le succès, loua la vaillance de ses troupes et fut en tendant hommage à ses adversaires.

Au sujet d'un bruit venu de Pétrograde et de Londres, d'une offensive projetée du grand-duc Nicolas, qui devait prendre la forme, non d'un rouleau à vapeur, mais d'une grande vague de cavaliers, Hindenburg a déclaré :

« Si elle avait lieu elle se briserait sur un mur de chair et de sang hérissé d'épées. »

Le maréchal termine en disant qu'il traiterait à Varsovie et qu'on verrait quel genre de barbares sont les Allemands.

Les Autrichiens battent en retraite

Bucarest, 17 Mars.

Les combats ont recommencé pendant la nuit, aux avant-postes dans la région de Sopot et d'Osztiza.

Dans la direction de Czernowitz, les Russes ont essayé d'attraper les Autrichiens vers Boian, pour franchir le Pruth. Les Autrichiens résistent malgré les lourdes pertes qu'ils ont subies.

Les populations prises de panique s'enfuient. Les Autrichiens commencent d'abandonner leurs positions.

En Allemagne

L'or se fait rare

Amsterdam, 17 Mars.

Les négociants ont intitulé en Allemagne des jours, appelés « vente en or », où tout client qui paie à leur caisse, avec une pièce de dix marks reçoit comme prime un mark papier. La pièce d'or de dix marks est versée à la Banque Impériale.

La conséquence de cette mesure est la dépréciation du mark papier et, d'après la *Textil Woche*, la Banque Impériale aurait signé qu'il y a la une infraction au décret de novembre du Conseil Fédéral, interdisant formellement la vente des pièces d'or à un prix supérieur à leur valeur officielle.

Les journalistes manquent

Amsterdam, 17 Mars.

L'*Amsteiger des Zeitungsverlegers*, organe bi-hebdomadaire, demande un rédacteur en chef. Il fixe en même temps la durée du travail de 4 heures du matin à 10 heures du soir, soit dix-huit heures par jour, ses autres rédacteurs étant sur le front. Il y aura, dit le journal, des petits intervalles de repos, au cours de la journée.

Un correspondant allemand, commentant cette décision exprime sa commisération pour les lecteurs de l'*Amsteiger*.

Les enfants ne porteront plus de costumes de marin

Londres, 17 Mars.

On mande de Genève 13 mars au *Standard* : Le gouverneur de Strasbourg ayant remarqué qu'on rencontre encore dans les rues de cette ville de nombreux enfants portant des costumes de marin de coupe anglaise, a averti la population qu'il ne saurait tolérer une exhibition de cette nature, et qu'un châtiment sévère sera infligé aux parents qui continueront à faire porter ces costumes à leurs enfants.

A la Chambre des Seigneurs de Prusse

Copenhague, 17 Mars.

D'après la *Kölnische Zeitung* du 15, la Chambre des Seigneurs de Prusse a voté, le 14, le budget en une seule séance, et s'est adjournée au 25 mai.

Dans le discours de clôture, le président, comte de Wedel, a dit que la paix ne pouvait être probable, car il s'agit au retour d'une lutte historique séculaire, la France visant à la conquête de la rive gauche du Rhin, la Russie à celle de la Prusse orientale, et l'Angleterre à l'annexionnement du commerce allemand.

La disette de lait

Amsterdam, 17 Mars.

L'Allemagne serait menacée d'une disette de lait.

La *Gazette de Voss* remarque incidemment que la hausse atteint près de 200 pour cent pour les prix du fromage de Limbourg.

La Guerre aérienne

Un avion allemand abattu près de Verdun

Paris, 17 Mars.

Un récent communiqué officiel a annoncé qu'un avion allemand avait été abattu près de Verdun.

Voici son état incident quelques détails publiés par les journaux locaux et rapportés par le « *Temps* » :

« Vers 5 heures et demie, un avion ennemi apparut à l'horizon et s'avancant sur les Hauts-de-Meuse, sauta par une canonnière intense qui partait des forts de Moulainville et de Verdun. »

L'avion piqua aussitôt, et vint atterrir à 150 mètres d'une batterie.

Les artilleurs entourèrent les passagers et un officier français leur ordonna de lever les bras en l'air. Ils obéirent.

La Guerre en Orient

La Russie et la question des Dardanelles

Athènes, 17 Mars.

Il a été décidé que les paquebots des Messageries Maritimes feront désormais escale à Lemnos, pour les besoins du service postal des escadres alliées.

Une école d'agriculture vient enfin d'être inaugurée à Bagdad et un lycée à Damas. Toute cette activité administrative est interprétée dans les cercles politiques et diplomatiques de Sofia, comme l'indice que les Turcs se rendent compte que l'heure approche de leur déménagement définitif en Asie Mineure.

Le bombardement des Dardanelles

Athènes, 17 Mars.

Un bateau dragueur anglais a heurté une mine, tandis qu'il cherchait à la retirer. On compte plusieurs victimes.

Les Russes ont détruit un bouclier de batteries ennemies situées à droite de Smyrne qui, à cause de leur similitude d'aspect, sont appelées les *Deux-Frères*.

Deux autres cuirassés, mouillés plus loin, à gauche, protestèrent les opérations de quatre revoyeurs de mines.

Plus tard, un hydroplane s'éleva d'un vaisseau français, survola les *Deux-Frères* et Smyrne puis retourna à sa base, apparemment sans avaries.

Quatre heures de l'après-midi, deux autres cuirassés participèrent au bombardement. Les batteries ennemies furent détruites.

A 5 h. 30, le bombardement cessa et les vaisseaux se retirèrent.

Le 20 au matin, trois cuirassés revinrent et prirent la même position, mais il n'y eut aucune canonnière jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Les batteries ennemies des *Deux-Frères* ouvrirent alors le feu.

Les trois cuirassés ripostèrent et dirigèrent un feu nourri sur le fort Castro et les *Deux-Frères*.

Pendant que le bombardement faisait rage, le croiseur russe *Askold* entra dans le goulet formé par l'île du Docteur et la terre, se dirigeant vers Limnos, et le moment est très attendu.

Le croiseur russe vira de bord et tira quatre obus.

Evidemment, ces coups donneront le but aux batteries ennemies, et immédiatement après, le vaisseau tira une salve de plusieurs coups, tous les obus tombant sur la batterie.

Le tir continua ainsi pendant une demi-heure. Les batteries ennemies ont été complètement détruites.

Jeudi, les quatre navires reprirent leur poste devant les *Deux-Frères*, mais l'artillerie resta muette.

Le 21 au matin, le second jour, l'ennemi ne riposta pas.

Les chefs des escadres alliées arrêtent leur plan de combat

Athènes, 17 Mars.

Les amiraux et les commandants des navires alliés ont tenu conseil lundi matin, à bord du *Suffren*, en vue d'arrêter un plan des prochaines opérations contre les détroits.

Un second conseil a eu lieu l'après-midi, à bord de la *Queen-Elizabeth*.

La Russie et la possession des détroits

Pétrograde, 17 Mars.

Le *Rousski Viedomosti*, de Moscou, publie un article du prince Eugène Troubetski, frère du ministre de Russie en Serbie, consacré à la question des détroits.

« La conclusion est celle de toute la presse russe lorsqu'elle traite ce problème, de tous les milieux politiques, sans distinction de partis, de tout le pays. »

L'aviation est un « aviation » de 150 chevaux, pouvant faire 150 kilomètres à l'heure. Il n'est pas blindé et n'a point de mitrailleuse.

Les deux bocks possèdent chacun un réservoir dans sa gaine et un réservoir portant un poignard.

Ils remitent tous deux ces armes avec leurs lunettes et leurs cartes à un officier.

Le pilote est un lieutenant, nommé Theldeck, saxon d'origine, âgé de 23 ans, et fait partie de la réserve. Il parle peu le français.

Aux questions qui lui sont posées, il répond qu'il est parti de Paris de deux enfants, interrogé sur la guerre, il dit :

« La guerre va très bien pour nous. Nous avons fait prisonniers 124.000 Russes. Au nord de Bolms, nous avons une armée considérable, prête à lancer sur Paris. Je suis prisonnier, la guerre est finie pour moi, j'appartiens au parc d'aviation de Metz. J'étais envoyé en mission à Montardi, mais je me suis trompé de route. Je croyais atterrir dans les lignes allemandes. »

Quant un sous-officier observateur, c'est un volontaire, à l'expression cruelle. Il enlève et serre les poignards.

Après avoir été conduits au fort de Souville, les deux prisonniers ont été, après interrogatoire, envoyés à Valenciennes.

L'« aviation » a été expédié à Saint-Ger.

Commentaires alliés sur les opérations

Londres, 17 Mars.

Le correspondant du *Daily Telegraph* à Mytilène a recueilli, de la bouche d'un Grec réfugié, le récit suivant du bombardement de quelques-uns des forts de Smyrne :

Mardi, un cuirassé mouillé en face de Saint-Georges canonna le fort Castro et les batteries ennemies situées à droite de Smyrne qui, à cause de leur similitude d'aspect, sont appelées les *Deux-Frères*.

Deux autres cuirassés, mouillés plus loin, à gauche, protestèrent les opérations de quatre revoyeurs de mines.

Plus tard, un hydroplane s'éleva d'un vaisseau français, survola les *Deux-Frères* et Smyrne puis retourna à sa base, apparemment sans avaries.

Quatre heures de l'après-midi, deux autres cuirassés participèrent au bombardement. Les batteries ennemies furent détruites.

A 5 h. 30, le bombardement cessa et les vaisseaux se retirèrent.

Le 20 au matin, trois cuirassés revinrent et prirent la même position, mais il n'y eut aucune canonnière jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Les batteries ennemies des *Deux-Frères* ouvrirent alors le feu.

Les trois cuirassés ripostèrent et dirigèrent un feu nourri sur le fort Castro et les *Deux-Frères*.

Pendant que le bombardement faisait rage, le croiseur russe *Askold* entra dans le goulet formé par l'île du Docteur et la terre, se dirigeant vers Limnos, et le moment est très attendu.

Le croiseur russe vira de bord et tira quatre obus.

Evidemment, ces coups donneront le but aux batteries ennemies, et immédiatement après, le vaisseau tira une salve de plusieurs coups, tous les obus tombant sur la batterie.

Le tir continua ainsi pendant une demi-heure. Les batteries ennemies ont été complètement détruites.

Jeudi, les quatre navires reprirent leur poste devant les *Deux-Frères*, mais l'artillerie resta muette.

Le 21 au matin, le second jour, l'ennemi ne riposta pas.

L'attitude de la Bulgarie

Sofia attend pour intervenir des propositions de la Triple-Entente

Bucarest, 17 Mars.

Des renseignements provenant de Sofia, et confirmés par des sources autorisées, se dégagent l'impression que le moment est très propice pour la présentation par les puissances de la Triple Entente de propositions concrètes et précises.

Il s'agit également que furent froidement accueillies, dans les milieux officiels bulgares, les propositions de Hall, président de la Chambre ottomane, au sujet des dispositions du gouvernement ottoman, qui consistaient de larges concessions à la Bulgarie en prenant pour base la cession du territoire qui reporterait les frontières communes jusqu'à la ligne Enos-Midia.

Bucarest, 17 Mars.

Les nouvelles avancent que la Bulgarie est décidée à marcher avec la Triple Entente contre la Turquie, produisant ici une excellente impression.

On affirme que les troupes turques manquent totalement de munitions.

La 10^e division bulgare est prête à partir

Salonique, 17 Mars.

On mande de Dedeagatch que la 10^e division bulgare vient d'être brusquement mobilisée et se tient prête à quitter Gümüldjina pour une destination inconnue.

Les Turcs envoient des renforts à Andrinople

Dedeagatch, 17 Mars.

Le bruit court que les Turcs auraient envoyé à Andrinople des renforts importants.

L'Italie et la Guerre

L'Italie va émettre des bons du Trésor en Amérique

Londres, 17 Mars.

On mande de New-York au *Daily Telegraph* que le gouvernement de Rome, par l'intermédiaire de ses représentants aux Etats-Unis, a engagé des pourparlers avec plusieurs maisons de banque dans le but d'émettre pour vingt millions de dollars de bons du Trésor italien aux Etats-Unis, le produit de cet emprunt devant être employé dans ce pays pour l'Italie.

Les banquiers américains consentent à se charger de cet emprunt, à condition que l'Italie garde sa neutralité à jusqu'après l'émission.

L'Italie, croit-on, acceptera ces conditions, avec certaines modifications. Cependant, elle ne promettrait notamment que de « faire de son mieux » pour maintenir sa neutralité jusqu'à ce que l'emprunt ait été émis.

Les financiers américains considèrent comme certain que l'Italie finira par prendre part à la guerre.

Les intrigues allemandes

L'Autriche refuse toute concession et se préparerait à la guerre

Rome, 17 Mars.

Il y a un moment d'arrêt dans les pourparlers engagés par de Bülow. La diplomatie allemande fait, depuis deux jours, de grands efforts pour persuader les gouvernements austro-hongrois de la nécessité des concessions à l'Italie, mais, à Vienne, on ne veut rien entendre et le vieil empereur se montre plus insistant que jamais.

La meilleure preuve que l'Autriche se refuse à toute concession est que depuis une semaine, le gouvernement austro-hongrois poursuit activement et avec ses préparatifs militaires dans le Trentin et le long de la frontière italienne.

Du reste, l'Autriche se résout-elle à jouer le rôle de médiateur par persuasion, par toutes sortes de raisons, les pourparlers du prince de Bülow sont fatalement destinés à échouer. L'Italie est fermement résolue à ne pas prélever l'aveu des suggestions de Berlin et à sauvegarder par tous les moyens en son pouvoir ses intérêts dans l'Adriatique et en Orient.

L'Italie et la Belgique

Imposante manifestation italo-belge à Rome

Rome, 17 Mars.

Aujourd'hui a eu lieu un grand banquet en l'honneur de M. Destree, député belge. On remarquait la présence de nombreux députés. M. le baron d'Annonay avait pris place à MM. Barzilati, Pantano, Enrico Ferri, Cabrin, Gallini, Bonomi.

Au champagne, M. Agnelli a salué M. Destree. Il a

